

Romances sans paroles

Yves Navarre

8. LILLY

« Angers le 16 février. Cher Pierre. Mon Pierrot lunaire. Mon beau dormeur. Mon petit baigneur. Je ne viendrai pas ce week-end, celui d'après non plus, également celui d'après-après et ainsi de suite : je ne viendrai plus. J'étais à la piscine, cet après-midi, avec les élèves de quatrième. L'un d'entre eux a voulu, par bravade, nager sous l'eau, plus longtemps que les autres. Je lui avais interdit de le faire, aux séances précédentes. Aujourd'hui, il a plongé et nagé, au fond. Les premières brasses j'ai failli entrer dans son jeu. J'étais presque fière de lui. Après tout, je suis son prof de gym. Puis, brusquement, j'ai eu peur. La surface de l'eau était agitée par les enfants du petit bain, et je ne voyais plus très bien mon nageur, je ne le voyais plus bouger, avancer. Alors, j'ai plongé. Et je l'ai sorti de justesse. Je lui ai fait du bouche à bouche (entre parenthèses, une bonne démonstration pour les autres) mais ma bouche sur sa bouche, sur sa petite bouche de gosse de douze ans, j'ai pensé à toi. Tu comprends ? Non, tu ne comprends pas. J'ai pensé à toi non pour de multiples raisons, mais pour de multiples impressions : tu es resté petit, tu nages au fond, tu veux nager au fond plus longtemps que les autres, tu veux être plus fort, tu veux refaire le monde, mais je ne serai pas là pour te ramener à la surface. Je ne te quitte pas, mon petit Pierre, je m'écarte.

« La lettre sera longue. Mais cette dernière étreinte, je ne vois pas pourquoi je-nous (tes genoux sont doux) la refuserais. Oui, Pierrot, mon petit porte-drapeau, mon petit porte-drame, beaucoup plus drame que drapeau, et j'ai le droit d'écrire comme j'écris, et j'avais le droit de te parler comme je te parlais, comment as-tu pu parfois oser me corriger, et de quel droit, c'est ainsi que je dis, oui, cette fois, c'est moi qui décide. J'ai quelques années de plus et quelques aventures d'avance, sur toi. Avec les autres, je faisais des projets, pis, des hypothèses : et si, et si ? et si ... Je me figurais pour la vie avec le compagnon en cours. J'ai toute une cinémathèque dans la tête. Les petits films sont répertoriés, classés, numérotés, notés même car parfois j'aime, en mémoire, me projeter les plus beaux, témoins des meilleurs instants, avant que l'autre ne commence à comprendre que je faisais des projets d'avenir. Très vite, je me retrouvais quittée. Sans avis de séparation. Pas même un petit mot. Ou bien un simple coup de téléphone. Vous n'êtes guère, vous, les fortiches de la bandoulière, des courageux. Vous quittez sans laisser de traces. Cela vous répugne. C'est un petit peu plus facile aussi. Moi, j'écris, je t'écris, et j'enverrai la lettre avec de beaux timbres, nombreux, et en distribution spéciale pour que tu la reçoives à temps.

« Première impression de toi : tu n'as jamais voulu savoir si j'avais connu d'autres Pierre, avant toi. Seconde impression de toi : tu faisais des projets, et moi je n'en faisais plus. Je suis devenue le mec de notre histoire. Dimanche dernier, alors que tu venais de me prendre et de jouir alors que je jouissais, un exploit, simultanéité, honneur à nous, tu t'es endormi. Les premières minutes furent comme les premières brasses de mon plongeur de ce jour : j'étais fière de toi. Mais très vite, n'osant bouger, sous toi, je me suis mise à écouter le bruit de la rue de Charonne, le bruit du dimanche à Paris, et je t'ai senti lourd, si lourd, comme si tu avais voulu m'écraser, t'encaster. J'ai eu peur. Peur de t'avoir toujours contre moi, comme ça, et pas toi tout seul, toi, ton père, ta mère. Vous pesez lourd tous les trois. Car tu ne leur as pas encore dit bonsoir. Ils sont tout le temps là, avec toi. Ils ne disent rien. Les premiers temps, je ne les

avais pas remarqués, mais à bien vivre tes gestes, à écouter tes silences, à observer cette manière de créer un ordre, en toi, chez toi, j'ai senti petit à petit leur présence, la pire de toutes : une absence pour laquelle vous ne voulez vous donner aucune excuse. Je rencontre Pierre. Nous nous plaisons. Pas de chance. Il est trois. Alors je ne fais plus de projets. Et voilà que lui se met à en faire. Chaque fois que nous allions au théâtre, tu passais la soirée avec ta mère. Une fois, à l'entracte, tu as disparu. Tu es allé la voir en coulisses. Au retour, tu étais pâle. Laquelle des trois comédiennes en scène, ce soir-là, était ta star ? La plus belle ? Oui, la plus belle ? Mais comme elle avait l'air gênée de jouer la seconde partie du spectacle ! Je t'ai pris la main. Tu avais la main froide. J'ai posé ma tête sur ton épaule. Je te sentais raidi, gêné, honteux. Après le spectacle, je t'ai dit de la rejoindre. Tu m'as répondu que tu t'étais arrêté dans le couloir des loges, derrière sa porte, parce qu'elle fredonnait une " romance sans paroles ". Tu as dit " romance sans paroles " ? mais alors, qui vous interdit ? Et ton père ? Ces derniers mois, chaque fois que tu ouvrais un journal, j'avais l'impression que tu cherchais son nom. Tu ne le lisais que pour lui. L'annonce possible d'une nomination. Voilà, vous étiez trois, trois sur moi, en un seul fils. Un peu beaucoup pour une seule personne. Si tu pouvais voir ta bouche, quand tu dors : tu boudes. Ils ne t'ont pas vraiment aimé comme tu le souhaitais, alors tu les trimbales avec toi. Et ce goût que tu as des gardes de nuit te vient de ce fardeau dont tu voudrais te délivrer en délivrant les autres. J'aimais ton humour, au début. Il était cinglant. Il me faisait de l'effet. Tu démolissais tout. Mais très vite je t'ai vu, à chaque fois, jetant des pelletées de terre noire dans tes trous. Ton humour est fossoyeur. Et tes demandes non conformistes n'aboutissent qu'à des meurtres. Je ne t'ai jamais entendu te réjouir d'un repas, d'un paysage, d'une musique ou d'un film. Tu dis que tout est truqué. Ou pis, tu ne dis rien. Tu mets les mains dans les poches de ton pantalon, tu hausses les épaules et il faut alors te prendre le bras, presser le pas, l'accorder au tien et ne surtout pas piper mot, menace de colère. Combien de fois sommes-nous rentrés chez toi, dans " ton studio ", transis, ainsi ? Alors, tu éclatais de rire en me déshabillant. Tu me frottait le dos et me jetais sur le lit comme pour me manger. De nouveau tu jouais. Mais je n'ai pas aimé certaines de tes morsures. Tu marquais la bête. À Angers, une amie m'a dit " mais c'est un tigre ". Un tigre, toi ? Et je n'aimais pas que tu m'appelles ta " dangereuse ". Un mauvais jeu de mots.

« Si nous nous revoyons, j'éclaterai de rire, je sauterai dans tes bras (rattrape-moi s'il te plaît, et même, surtout, s'il ne te plaît pas), dis-moi " ça va ? " je répondrai " ça va ! " et nous reprendrons nos chemins, chacun de notre côté. J'ai un bon goût de toi, dans la bouche, un goût qui ne me quitte pas, un goût de premier baiser, comme si je t'avais violé. Je garde le blouson rouge, parce qu'il me plaît, et l'écharpe tricolore parce qu'elle fait trois fois le tour de mon cou et qu'elle me tient la tête quand je pleure : il fait toujours froid sur les quais de gare, et parfois des petites larmes coulent sur les joues qui ne sont ni commandées ni plaisantes, des larmes venues, seulement. Je n'y peux rien. Le sentimental est obscène et le sentiment ment. Je t'ai aimé, petit infirmier de mort, petit insolent de l'étreinte, tu es beau, je t'ai aimé parce que tu ne me faisais plus faire de projets. Et je m'écarte parce que je ne veux pas faire ce voyage en Turquie, à quatre. Vas-y avec eux.

« Le gosse de la piscine, je l'ai raccompagné chez lui. J'ai un peu parlé avec sa mère. Elle m'a dit qu'il faisait ça, dans la baignoire, quand il était petit. En vacances, il leur fait ça, à la mer. Il faut toujours le surveiller, disait-elle. Puis à mi-voix, comme un constat, sans étonnement " je crois qu'il veut mourir. Il n'aime rien, ici, chez nous. Il ne nous aime pas. Vous avez vu, il est tout de suite monté dans sa chambre. Il écrit ". " Il écrit ? " " Oui, il écrit. " " Quoi ? " " Je n'ai jamais réussi à trouver ses cahiers. Il écrit et je crois qu'il déchire. Je l'ai vu. En allant au lycée, il sème des petits papiers. " Et j'ai pensé à toi : tu déchires du papier blanc. Il y en a des nuages derrière ton solex. C'est ta neige. Salut Pierrot. J'adorais mettre mon nez dans ton

nombril. Les beaux jours reviendront. Sur la bicyclette que tu m'as offerte pour le premier anniversaire de notre rencontre, il n'y en aura pas deux, j'irai, dès les premiers amandiers en fleur, faire un tour dans la campagne. Si je pleure, ce sera le vent. Je t'aime et je t'embrasse les pieds, comme ta mère, quand tu étais petit. Comment disait-elle, déjà ? Tes pezous ? J'embrasse tes pezous. Grosses bises à tous trois. Lilly.

« Suite et fin. Grieffs : aucun. Signes particuliers de liaison : néant. Motif : a rempli son sablier jusqu'à l'âge de dix-sept ans et depuis refuse de le retourner. Corollaire : je ne sais pas à quelle vitesse nous vivons, mais de dimanche en dimanche, le temps grignoté n'a pas existé. Nous nous sommes grignotés, c'est tout. Regards : tu me regardes droit dans les yeux, tu me fais loucher un peu, et je ne sais toujours pas qui tu es. Famille : chez moi, mais les petites gens d'Angers n'ont pas vue imprenable sur la Seine, les repas s'achèvent toujours avec promesse implicite de se revoir. D'où vient ce déracinement qui hante les familles promues par l'argent ou le pouvoir ? D'où vient que là-haut, au coeur de Paris, ou dans les beaux quartiers des grandes villes de province, vous vous faites tous les bûcherons de vos arbres généalogiques ? Image : le soir du dimanche 10 mai, nous étions allés, en voisins, de la rue de Charonne à la Bastille. Et quand la pluie nous a chassés sous un porche, tu me tenais dans tes bras, tu riais et tu tremblais. Et tu tremblais. Tu étais presque heureux de ce que la fête de ce soir-là ait lieu non loin de chez toi. Tu ne le disais pas, mais tu voyais là un signe. L'orage, aussi, t'avait fâché. Autre signe. Tu m'as dit " regarde bien, en haut de la colonne, le messenger tient dans sa main droite un rameau, on le voit ; et dans sa main gauche, une chaîne brisée, on ne la voit pas très bien. Faudrait des jumelles ". Tu es enchaîné mon petit Pierre. Tu ne sais pas ce que tu veux, et tu ne le sauras, vous ne le saurez jamais. Les racines coupées pourrissent au-dedans de l'arbre. Ça pousse au-dedans de toi, ça prolifère. Ça fait écran. Tu riais et tu tremblais. J'avais encore quelques illusions, tu me les as raflées. Ne me reste qu'un tout petit territoire de provinciale, intact. J'y veillerai. J'y veille. Je fais un petit saut, latéral. Je reviens à la case de départ. Je n'aimais pas le train. J'arrête. Clac : bruit des ciseaux. »

Pierre remet la lettre dans l'enveloppe, la plie et la glisse dans son portefeuille. Samedi 20 février. Huit heures vingt du matin. Il a juste le temps de se passer la tête sous l'eau et de partir pour l'ouverture du cabinet de soins et les visites de quartier. Dans la petite salle de bains, au-dessus du lavabo, coincée entre le miroir et le mur, une carte postale « à Pierre Breillard, chez ses parents, 44, quai de New-York, 76016 Paris. France », un tampon « Rio de Janeiro 15 VII 77 », Pierre avait seize ans. Texte de la carte « Jeune ami et fils d'amis, cher Pierre. La solitude est toujours ailleurs. Karpak. P.S. Message à partager avec tes parents. Je suis sûr que tu as eu ton bac. Tu vas pouvoir partir. » Simon avait dit « mais de quel droit t'écrit-il ? Donne-moi cette carte ! » Laure avait retenu Pierre « non, garde-la ». Pierre avait lancé « de toutes les façons, je n'aime pas ce mec-là. Il plane toujours au-dessus de sa proie. Et moi, pas touche ! » Ce matin, Pierre prend la carte, la déchire, met les petits bouts de papier dans sa poche. Il les sèmera, derrière lui, dans la rue.

Message reçu. Dans le blouson, le portefeuille est contre son coeur. Il claque la porte, dévale l'escalier. Il se mord un peu les lèvres pour stopper les ... Non !